

L'ÂME DE SEPTEMBRE



Par PHAN VĂN TRƯỜNG JJR 64

Je dédie ce texte à Monsieur et Mme Nghiêm Xuân Lân. Je leur suis profondément reconnaissant de m'avoir accueilli à Orly ce 23 septembre 1963 et guidé tout au long de mes tout débuts en France.

When I was a young man...

Oh, It's a long long time...from May to December

But the days grow short, when you reach September

When the autumn weather turns the leaves to flame,

One hasn't got time for the waiting game

Oh, the days dwindle down to a precious few...September, November

And these few precious days, I'll spend with you

And these few precious days, I'll spend with you...

E queste giornate brevi e preziose le passerò con te...

Và những ngày hiếm quý còn lại, tôi sẽ chia sẻ với em...

Et ces rares jours précieux, je les passerai avec toi...

De la fenêtre de ma voisine, surgit cette voix de Frank Sinatra dans September Song (sur YouTube). Un moment de langueur, mon cœur qui vibrait, j'éprouvai soudain cette envie de traduire la dernière phrase...*je les passerai ces rares jours précieux avec toi !* Quelle idée de mettre la phrase en italien, peut être parce que j'associais cette poésie à une merveilleuse cité italienne, Venise. Oui, c'est forcément Venise, Venezia...la ville où Aznavour éprouvait également ce sentiment de tristesse infinie. « *Que c'est triste Venise, au temps des amours mortes* ». Mais qui ne voudrait pas réserver l'automne de la vie pour vivre avec l'être aimé, qui le pourrait, qui ne le pourrait pas?

* * *

C'est toujours pendant le mois de septembre que je suis saisi d'une langueur inexplicable. Tous les ans, immuablement.

Juillet, le mois de ma naissance, a toujours été pour moi un mois de splendeur, un mois chaleureux. Le soleil au zénith me va bien. Mais en septembre je suis fréquemment « down » comme on dit, une sorte de retournement baudelairien, certes doux, mais un tantinet douloureux comme une petite souffrance.

Lorsque j'étais petit, juillet était la fin des classes, le moment privilégié des récompenses, où l'on espérait recevoir quelques livres à la remise des prix de fin d'année. C'était un moment de joie, de délivrance, presque de liberté, après des mois de bonne conduite forcée. On allait pouvoir enfin se laisser aller. Plus de réitations à apprendre, de calculs à réviser. Les camarades de classe, on les quittera un moment pour ne retrouver rien que ceux qu'on aime le plus dès le surlendemain.

A Hanoi, en juillet, on allait attraper les cigales dont le bourdonnement continu dans le feuillage des arbres étourdissait des quartiers entiers de la ville en cette saison. Je ne sais pas si nos enfants de nos jours pourront imaginer ce que ça pouvait être. Peut-être pourrait-on comparer ce bourdonnement au brouhaha d'un stade de foot, mais en continu comme si un but était marqué chaque minute. Ce bourdonnement me manquera toujours, c'est un peu comme un rappel, une façon de dire que l'humain n'est pas seul dans la nature comme dans la ville, comme une façon saisonnière de créer l'harmonie entre les êtres habitant la planète, bruyante certes, mais salubre.

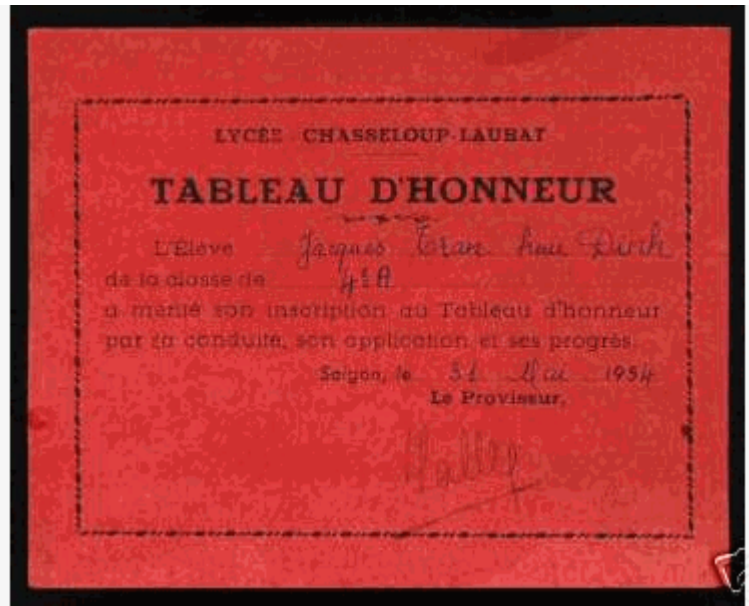
Mais en septembre, fini cet assourdissant bruit de fond, pour laisser place au jaunissement des arbres, à l'air plus frais qui, à sa manière assomme tout autant que le bruit. La lumière du jour devient plus pâle. Le silence s'installe, commence le temps des rêveries, à lire Chateaubriand ou Lamartine. Et l'âme se détache comme si elle pouvait se suffire à elle seule.

Mais bientôt, dans quelques jours, la rentrée des classes. C'est toujours au début de septembre. Redoutable et redoutée, la rentrée sera le temps du défi, de la mise à l'épreuve, de la préparation aux examens. Et la fatigue d'avoir déjà à penser prématurément à cet avenir si indéfinissable et si incertain.

Peu après Hanoi, c'était Saigon ! Les années passent, on était plus grand, on allait en juillet avec les copains chercher le poisson à la rivière. Chercher le poisson, car on ne savait pas pêcher à proprement parler. On n'était pas outillé, pas de cane à pêche, pas d'hameçon, pas de vers au bout, mais le virtuel petit poisson fournissait le prétexte d'entrer tout habillé dans l'eau en short, on était trempé jusqu'à la poitrine, l'eau était limpide et fraîche. Un vrai plaisir. Evidemment, on rentrait toujours bredouilles mais contents d'avoir vu à travers le prisme de l'eau fraîche quelques étincelantes écailles de quelques habitants aquatiques. L'eau de la rivière descendait de nos habits mouillés, continuait à couler littéralement sur la bicyclette qu'on partageait à deux, car tous n'en possédaient pas une. Et l'eau de dégouliner quasiment jusqu'au retour à la maison, juste assez pour que ma mère me regardait d'un air faussement sévère mais au fond si tendre.

Il ne faisait pas froid en septembre à Saigon, mais quand même. La froidure n'est pas forcément une question de Celsius ou de Fahrenheit. Dès que la lumière décline, on a moins envie de se retrouver dans l'eau comme en août. Cette perte d'envie serait plutôt imaginaire tout comme les frissons qu'on éprouve en septembre, car en réalité septembre procure plutôt de la douceur. Mais on avait envie de ressentir ces frissons là, à force d'avoir trop lu et partagé les sensations romantiques de poètes fébriles. Les frissons d'automne ont ceci de différent qu'ils sont juste assez prononcés pour démarquer les saisons, juste assez doux pour épargner la tendresse de l'automne.

Lorsque, matinal, on traversait la cour du lycée Jean-Jacques Rousseau pendant qu'un petit vent automnal balayait les feuilles qui jonchaient la cour, l'âme de septembre vous partagera entre l'envie de prolonger les oisives vacances d'été et l'invitation de prendre au sérieux les études qui vous prépareront l'avenir... Vive donc la rentrée, chaque année. Rite forcément bien rodé.



* * *

Septembre 1963.

Ce septembre là revêt pour moi quelque chose de spécial. C'était mon premier septembre en France. Je débarquai d'Orly un 23 septembre, à l'aube. Et je ne connus jamais le 24, ni le 25 car je dormais d'une traite les 48 heures qui suivaient l'atterrissage, je récupérais. J'étais au plus profond du lit, dans une chambre de l'hôtel Lutèce, rue Berthollet dans le 5ème arrondissement de Paris. J'étais mort de fatigue, c'était mon tout premier voyage intercontinental en avion, trop long pour mes nerfs, trop fatigant pour mes fesses, trop lassant pour ma patience, trop éprouvant pour mon moral. J'allais désormais apprendre à vivre seul. Seul à l'étranger à 17 ans.

Le mot « étranger » a l'air de sonner mal aujourd'hui, car comment peut on être étranger dans un pays qui vous accueille si chaleureusement, qui construit votre avenir, qui célèbre votre mariage, qui abrite votre famille et qui vous donnera sa citoyenneté ? Mais à l'époque du 23 septembre 1963, j'étais un jeune Vietnamien de 17 ans, sans profession, sans domicile, ayant comme tout bagage trois chemises, deux pantalons, un complet et un morceau de savon tout neuf. Le savon était une idée de ma mère qui insistait qu'il fût dans ma valise pour que son jeune enfant ne cesse de penser à se laver. Monsieur Propre était sans doute déjà inventé à cette époque.

Sans beaucoup de bagages, mais armé jusqu'aux dents, car pendant toute cette semaine précédant l'embarquement, j'apprenais par cœur ce que je devais faire en cas de maladie, d'accident, comment je dois me comporter en société. Cours de maintien futile pour jeune paysan dans la Cité des Lumières !

Ma mère récitait elle aussi par cœur sa litanie : ne jamais épouser d'étrangère hein, *a fortiori* une femme de chambre portugaise, le nez dans les études hein, si possible un métier médical hein, se laver tous les jours hein, écrire une lettre par jour à la famille hein, et bien sûr tout rapporter hein, ...quoi d'autre ? Rien ne manqua à l'appel de l'amour maternel.

Lorsque j'y repense, je ne puis m'empêcher de sourire, puis d'avoir une pieuse pensée à mes parents. Ils devaient être très tendus aussi de voir leur fiston s'envoler comme ça ! Et j'imagine ce que pouvait être leur sentiment, lorsque l'avion décolla et quitta l'aéroport de Tân Sơn Nhất.

Du coup, mon septembre 1963 était coupé en deux de manière inégale. Trois semaines à Saigon chargés de préparatifs, un peu comme on gaverait une oie pour espérer fabriquer de l'excellent foie gras. La quatrième semaine à Paris, plus courte mais plus intense. Une semaine vécue tout à la fois comme un touriste privilégié, un étudiant soucieux, un garçon devenu grand, un jeune enfin libre, un Vietnamien fier, enfin un adolescent anxieux. Une semaine vécue comme cinquante semaines à la fois, mais dans un état bizarre et second.

Paris m'accueillait avec Sheila à la télévision : « *l'école est finie* ». Ma mémoire est défaillante, mais je pense me souvenir que la télé n'avait qu'une seule chaîne dont les informations étaient animées par Léon Zitron. On voyait Sheila si spontanée si heureuse de quitter l'école et partir en vacances d'été pendant que je venais en France pour justement y entrer. Chacun sa voie, n'est-ce pas ?

Ce septembre de cette année là restera gravé dans ma mémoire. J'étais dans un état d'âme si lourd, si copieux, si embrouillé que je ne pus retenir grand-chose. Je pris une seule décision, celle de me livrer corps et âme à Dieu.

Et je suis resté avec lui, depuis !

* * *



Il n'y avait pas que Sheila. La télé nous montrait également Richard Anthony dans « *J'entends siffler le train* » et Lény Escudero dans « *Pour une amourette,..* » (dans YouTube) sans oublier Gigliola Cinquetti dans l'inoubliable « *Non ho l'età* » qui allait remporter le concours de l'Eurovision.

Il n'y avait pas que des chansons, l'automne 1963 allait nous réserver aussi des renversements historiques, la chute et l'assassinat du Président de la République du Việt Nam ainsi que l'assassinat de John Kennedy. Ces moments de l'histoire effaçaient tout le reste dans ma mémoire. J'étais élève du lycée Francisque Sarcey à Dourdan. Un soir le proviseur entra dans la salle d'études réservée aux internes pour nous annoncer solennellement la mort du Président américain. C'était la seule fois où je constatai un peu de familiarité, certes attristée, de la

part du chef de l'établissement qu'on disait froid et brutal.

Septembre de l'année suivante, j'entrais au lycée Janson de Sailly pour y préparer mes futurs concours.

Septembre 64 fut pour moi un automne de retrouvailles : Đắc (Vũ Thiệu), Chí (Phạm Minh), Long (Nguyễn Ưng), Lân (Nguyễn Quang), Tùng (Nguyễn Phước Vĩnh) sans oublier tous les autres tels que Cung (Đặng Đình), Đồng (Nguyễn Văn) débarquaient en France. Qu'est ce que j'étais content alors. Au delà de la félicité facile à comprendre, je n'étais plus tout seul en France de ma promotion ! J'avais qui partager, qui appeler, qui enquiquiner, et surtout qui, avec lesquels je pouvais me comparer. Ils étaient tous bien plus brillants que moi en classes secondaires et j'étais rassuré de me savoir constamment dans le lot. Il ne m'en fallait pas plus pour suffire à mon bonheur. Avec eux, l'avenir prenait un tout autre sens. Je pouvais enfin m'affranchir d'un objectif à long terme, chose sérieuse par-dessus tout. Il me suffisait d'avancer avec eux, car je me disais qu'avec tous ces premiers de la classe, ce serait bien le diable s'ils ne réussissaient pas, et moi avec eux dans leur peloton ! Me savoir dans le lot représentait pour moi un contrat d'assurance tous risques. C'était certes naïf de raisonner ainsi, mais drôlement rassurant. Du coup mon horizon s'éclaircissait, ma machine ragaillardissait, mon cœur devenait tout léger, mon tempérament de boute-en-train reprenait le dessus, rieur et insouciant. Bien sûr mes camarades ne savaient pas tout ça, car 64 était leur première année en France alors que pour moi c'était déjà la deuxième, ils avaient bien d'autres chats à fouetter. Mais comment les remercier pour des services qu'ils ne savaient pas m'avoir rendu !

Septembre 64, en somme, était donc un mois plutôt allègre. La bonne cuvée.

* * *

Septembre 67 fut également en partie un mois d'allégresse. J'apprenais, après une série catastrophique de concours aux grandes écoles que j'allais enfin intégrer les Ponts et Chaussées.

Les concours en France sont ainsi faits que les sujets sont toujours un peu trop difficiles pour des étudiants moyens comme moi. On rate joyeusement les copies, et l'on croit que tout est foutu. Ce faisant, on oublie que ce ne sont pas des examens mais des concours. Les sujets, par définition doivent aussi mesurer le niveau de quelques authentiques génies, d'où leur difficulté intrinsèque. Pour ceux là, rien n'est trop difficile, ils réussissent à Normale Sup et à Polytechnique le doigt dans le nez. Ainsi, plusieurs d'entr'eux ne daignaient même pas concourir pour trop d'Écoles d'Ingénieurs. Certains ne passaient qu'un seul, tellement certains qu'ils étaient du résultat, et quelle fut leur détresse lorsqu'ils apprenaient qu'ils n'étaient pas reçus majors mais seulement deuxième !

Moi, je n'étais pas un cancre, mais presque. Foi de gentilhomme ! D'ailleurs à Janson de Sailly je n'étais admis qu'à la Maths Spéciales A3, ce qui pour les connaisseurs signifie prépa très très moyenne. Sur 45 élèves, 10 n'obtenaient rien année après année, et seulement 2 ou 3, pour toute la classe c'est bien peu, obtenait un ticket brillant tel que Centrale, Supélec ou les Ponts. Polytechnique c'est hors de portée pour les A, il fallait être admis aux classes A' (A Prime) pour se préparer convenablement à ces concours réputés inaccessibles. Je visais donc une école moyenne, comme les ENSI ou l'IDN (devenu Ecole Centrale de Lille). Cependant, comme tout cancre, j'arrosais abondamment mes efforts sur tout ce qui bougeait, je passais à la queueuleue tous les concours possibles et imaginables en tentant le diable par la tête et par la queue.

Dans ma classe A3, il y avait un autre vietnamien, Ân (Trần Ngọc Ân), travailleur inouï, sérieux au possible, connaissant par cœur tous les volumes Cagnac de maths. Les Cagnac, c'était la bible en maths, pas seulement dans sa signification de référence religieuse absolue, mais aussi parce qu'ils étaient volumineux comme la Bible, et tout aussi mystérieux qu'Elle. J'admirais Ân tout comme Chí d'ailleurs aussi, notre Phạm Minh Chí qui étudiait lui à Louis le Grand, lycée bien plus prestigieux. Ils semblaient surfer avec facilité sur les Cagnac comme Jean-Claude Killy sur les pistes enneigées.



Ân me disait souvent : « *tu joues trop au foot, au volley et au babyfoot . Tu vas rater tes concours . Tu devrais bosser davantage* » . Il avait triplement raison, mais je lui répondais invariablement : « *je n'ai aucune chance pour les grands concours, mais Dieu m'aidera pour un petit ticket* » et Ân de toujours hocher la tête d'éccœurement en m'implorant de l'écouter. Un jour il ajouta même une bonne dose de morale, qu'il fallait que je pense aussi à mes parents qui seraient si fiers si je devais intégrer une bonne école.

Aux concours Ân était plutôt content de ses prestations pendant que je ruminais la tête baissée et les oreilles cassées sur mes désastres. Vis-à-vis de moi il était exemplaire de retenue, ne me disait rien, mais je savais qu'en son for intérieur il ne pouvait pérorer autrement que sur les conséquences prévisibles de ma paresse et de mon côté un peu jouisseur-branleur forcément irresponsable.

Mais le destin a parfois ses raisons que la raison ne suit point. Ân n'obtenait rien, rien de rien. « *Bité* » partout, dans notre langage brutal de taupin. Personne dans la classe n'y comprenait rien, des profs jusqu'aux condisciples. Lui-même forcément non plus. Et ce fut mon tour de m'efforcer à observer une retenue exemplaire. Je me cachais à lui, car de mon côté je réussissais tous mes concours. Et ça non plus, moi-même je n'y comprenais rien, tous les autres condisciples non plus.

Lorsqu'en Septembre 67, je recus la confirmation officielle d'intégrer les Ponts, ce fut bien sûr de l'allégresse dans toute ma famille. Mon père m'écrivait : « *tu es un garçon formidablement responsable !* » je crus que Dieu en profitait pour m'adresser un message narquois.

Pour le garçon de vingt et un ans que j'étais, j'étais partagé entre ma joie et la détresse que j'éprouvais sincèrement pour mon condisciple et ami Ân. Quelque part en moi, je ressentais même une profonde injustice pour Ân ainsi que pour moi même. Tout ce qui venait de m'arriver en bien n'était pas tout à fait mérité. Je n'ai plus revu Ân depuis. Je ne sais même aujourd'hui ce qu'il était devenu. Mais je compris que la vie ne se déroule pas toujours

suivant une logique humaine. Le rationnel fait parfois la rencontre de l'irrationnel, y succombe et provoque des dégats épouvantables ou à l'inverse des surprises renversantes. Allez comprendre !

* * *

Tout cela, c'était quand : " *When we were young, a long long time ago...*" Depuis, les années ont passé. Les sentiments restent, les plus lourds resurgissent chaque année. Ils reviennent en septembre, dans mon cas. Les regrets perdurent pendant que les feuilles mortes tombent et se laissent balayer par le vent d'automne.

On a beaucoup appris, beaucoup retenu aussi. La vie ne se comprendrait bien qu'à l'automne. C'est à cette saison où la nature se mue pendant que le temps s'arrête et se prête au jeu. Le silence fait naître le bon sentiment. Les couleurs invitent l'imagination à s'exprimer librement. Mais paradoxalement c'est à ce moment précis où l'âme aimerait se cacher, par pudeur, par humilité, par besoin de repos, par respect pour les autres et en passant pour soi même aussi.

Réussite ou échec ? Quelle importance ? Tout cela ne serait qu'impermanence et vacuité nous enseigne Bouddha. Dans les profondeurs de notre être gît un sentiment d'impuissance. Ce serait la conscience que Dieu existe et nous invite à vivre simplement notre vie.

Lorsque septembre revient, « *when the weather turns the leaves to flame* », quand la nature cède au silence après l'étourdissant chant des cigales en été, quand le vent léger et frais redonne une certaine douceur aux couleurs et aux sentiments, vient le temps de la méditation et de la contemplation. J'écoute la chanson « September Song », je me nourris de Sinatra, prends conscience que l'automne est arrivé et me retrouve avec une seule et unique envie, celle de me retirer quelque part avec mon âme sœur.
« *These few precious days, I'll spend with you* ».

Je me donne alors à Dieu et je vous offre mon âme de septembre.

Cannes, Août 2012
PHAN VĂN TRƯỜNG JJR 64